

Le philosophe plébéien de Gabriel Gauny

Clément Willer

Numéro 267, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90953ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Willer, C. (2019). Compte rendu de [*Le philosophe plébéien* de Gabriel Gauny]. *Spirale*, (267), 41–43.

CLÉMENT WILLER

Révolutionnaire la nuit

ENTRETENIR LES DÉSIRS D'UN AUTRE MONDE

Né en 1806 et mort en 1889 à Paris, Gabriel Gauny fut, le jour, un menuisier qui parfois flânait dans les rues de Paris en quête de travail, puisqu'il avait choisi d'être tâcheron plutôt que travailleur à la journée – et, la nuit, poète, philosophe et révolutionnaire, luttant contre la fatigue d'une existence ouvrière abrutissante malgré les divers arrangements. C'est durant ce temps âprement dérobé aux maîtres qu'il noua des amitiés littéraires et syndicales, écrivit pour des journaux comme *La Ruche populaire* ou *Le Tocsin des travailleurs* et remania sans cesse un recueil de ses écrits, qu'il plaçait sous le signe des antiques déserteurs qu'étaient à ses yeux Diogène et saint Jean. Ainsi apparaît un des fils qui relie ses textes, enfin réédités aux éditions La Fabrique en 2017 avec la complicité d'Éric Hazan (alors que la première édition, parue aux Presses Universitaires de Vincennes en 1983, était depuis longtemps épuisée) : déserteur, laisser tomber le travail forcené qui ne fait que servir la reproduction d'une élite oisive, ouvrir des brèches dans le temps propices à rétablir un courant de paroles désintéressées et bouillonnantes.

On reconnaît là des thèmes chers à Jacques Rancière, qui évoque, dans sa préface à la nouvelle édition, la révélation que fut pour lui la découverte des archives de Gabriel Gauny à la Bibliothèque municipale de Saint-Denis, incarnation singulière et fascinante de l'émancipation ouvrière dont les enseignements irrigueront son travail futur. Le fait que ce recueil soit composé et intitulé par Jacques Rancière peut aussi, par ailleurs, renforcer l'impression curieuse que Gabriel Gauny serait l'un de ses « personnages ». On peut se souvenir, par exemple, l'avoir croisé au détour de son essai *Le spectateur émancipé* (La Fabrique, 2008). Gauny y apparaît furtivement, dans son rôle de parqueteur au travail, alors qu'il jette un regard par la fenêtre. Son désintéressement serait exemplaire du régime esthétique de l'art apparu au XIX^e siècle. Plusieurs années auparavant, on l'aperçoit dans *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier* (Fayard, 1981), récit historique et philosophique par lequel Rancière rompait avec un certain marxisme entendant révéler à la classe ouvrière la connaissance économique de l'exploitation qui lui manque, en reconstituant plutôt les rêves et les joies du prolétaire, tout ce qui produit déjà « une connaissance de soi qui lui révèle un être voué à autre chose que

LE PHILOSOPHE PLÉBÉIEN

GABRIEL GAUNY

textes rassemblés et
présentés par Jacques
Rancière

La Fabrique, 2017, 276 p.



l'exploitation». La voix narrative, inspirée par celle des *Vagues* de Virginia Woolf, plongeait ainsi dans l'imaginaire ouvrier en circulant entre les rêveries poétiques, philosophiques et politiques de quelques consciences singulières, dont celle de Gabriel Gauny.

Cela ne veut pas suggérer que nous aurions accès seulement à un Gabriel Gauny travesti pour jouer le rôle que lui donne le philosophe-historien. Il s'agit plutôt de prendre conscience du fait que nous lisons nécessairement ses écrits au prisme de la lecture de Jacques Rancière. Mais cela n'empêche pas que cette couche interprétative, qui désormais fait corps, d'une certaine façon, avec la parole du menuisier-poète, lui rende profondément justice. On peut songer à une remarque essentielle de *La nuit des prolétaires*. Jacques Rancière, tout en refusant d'ériger la vie en usine comme vérité philosophique dernière, pose entre sa parole et celle des prolétaires une égalité qui tient à leur relance commune du *désir d'un autre monde*. Il affirme ainsi que, des philosophes et poètes plébéiens comme des philosophes et poètes bourgeois, si tant est qu'ils «*désertent le culte domestique de Baal pour partir à la recherche de l'inconnu*», «*le prolétaire a besoin, non pour acquérir la science de son état, mais pour entretenir ces passions, ces désirs d'un autre monde que la contrainte du travail rabote continuellement au niveau du seul instinct de subsistance qui fait du prolétaire abruti de travail et de sommeil le serviteur complice du riche bouffi d'égoïsme et d'oisiveté*». Il est bon d'aborder *Le philosophe plébéien* en se souvenant, avec Jacques Rancière, que peut-être les seules choses qui comptent, pour contester un monde capitaliste invivable, par-delà ce qui sépare les «*intellectuels*» de la classe exploitée, ce sont toutes les sortes de tentatives de cultiver la passion, le possible, le désir de l'inconnu, contre l'habitude, l'abrutissement, la servitude.

PRENDRE LE TEMPS QU'ON N'A PAS

Un dernier détour par l'interprétation de Jacques Rancière, avant d'aborder plus en détail *Le philosophe plébéien*, peut s'avérer éclairant concernant un nœud au cœur de l'œuvre de Gabriel Gauny comme de ses conditions de possibilité : le temps. Ce que Gabriel Gauny nous enseigne en premier lieu, rappelle Rancière, est que «*l'émancipation ouvrière n'est pas l'horizon promis au terme d'un combat. Elle est l'acte qui le commence : l'acte inouï qui consiste à prendre le temps qu'on n'a pas. C'est là que l'égalité et l'inégalité se jouent le plus radicalement, dans ce que j'appellerai plus tard le partage du sensible, et dans son cœur la hiérarchie du temps*». D'un «*horizon*» à un «*acte*», ce sont deux conceptions du temps qui s'opposent et impliquent la confrontation de deux modèles de l'émancipation et de l'insurrection (distinction par ailleurs inspirante pour les luttes présentes, comme la lutte écologiste). Selon la première, qui obéit à une

logique transcendante, la lutte pour l'émancipation est portée uniquement par l'espoir d'une réalisation «*pleine*» de ce qu'elle vise dans un au-delà temporel. Selon la seconde, la lutte, qui dans le cas du menuisier-poète consistait à renverser l'ordre du temps imposé en arrachant quelques heures afin de les consacrer à discuter entre camarades, philosopher, écrire ou se promener, est déjà une réalisation immanente, même «*imparfaite*», de ce qu'elle vise. Dans l'introduction de la première publication du recueil, Jacques Rancière souligne ainsi la nécessité à laquelle mènent les réflexions et les pratiques du menuisier-poète, celle de penser «*un autre temps [...] dans les intervalles du temps ouvrier*», un temps fait de bribes dérobées, une «*spirale*» de temps libre qui fissure peu à peu la hiérarchie du temps et le monde injuste qu'elle soutient.

ANALYSER LES DOULEURS DU TRAVAIL

La tentative de réappropriation et de requalification du temps commence, chez Gabriel Gauny, par un choix, en partie libre, en partie contraint, en faveur du «*travail à la tâche*» plutôt que du «*travail à la journée*». Il en expose les raisons dans les deux textes éponymes qui ouvrent le premier chapitre (au titre éloquent), «*Les prisons du travail*». Cette distinction entre deux formes de travail est éminemment polémique, puisqu'elle demande «*d'analyser les douleurs actuelles du travail, afin que nos communes réflexions, rangées en bataille, se tiennent, nuit et jour, prêtes à monter à l'assaut*». De cette analyse, il ressort que les douleurs sont bien plus grandes dans le cas du travail à la journée, où l'ouvrier est soumis quotidiennement à l'autorité omnipotente d'un maître et à la violence d'un temps réglé : le «*gouffre de l'exploitation*» engendre la méfiance, la haine, l'ennui, l'abrutissement. Au contraire, le «*travail à la tâche*», dont les engagements sont plus libres, peut permettre une dignité retrouvée à celui qui consent à une certaine errance. L'indépendance n'est toutefois véritable que si le travail à la tâche est payé à un juste prix, sinon il n'est plus, lui aussi, «*qu'un affreux système d'épuisement*» (comme peut l'être le système néolibéral, qui tend à présenter l'isolement des travailleurs et des travailleuses comme une «*indépendance*»). Dans la maîtrise retrouvée de son temps, dans la liberté de ses gestes qui ne sont plus soumis à «*la cloche détestable*» ni à «*l'œil du contremaître*», cette forme de travail peut en outre laisser affluer la joie physique d'un labeur utile. Il semble que ce soit à travers les variations d'un motif romantique, à la fois central et assez discret, que les enjeux de cette distinction se font le mieux sentir. Comme l'affirmait Jacques Rancière en introduction, la liberté commence parfois avec cette inversion : «*[Ê]tre celui qui regarde et non plus celui qui est regardé.*» Autrement dit, un instant de contemplation passive peut devenir une forme d'émancipation active.

REGARDER PAR LA FENÊTRE

Selon Gabriel Gauny, si le travailleur qui n'est que le rouage d'un grand établissement jette un œil par la fenêtre et voit « *un peuplier qui se balance dans les airs* », alors « *il convoite l'existence végétative de l'arbre, et s'ensevelirait volontiers sous son écorce pour ne plus souffrir* ». Dans un instant semblable, l'ouvrier tâcheron, n'étant pas épié par quelque supérieur, « *arrête ses bras et plane en idée vers la spacieuse perspective pour en jouir mieux que les possesseurs des habitations voisines* ». Ces deux beaux textes, que le montage de Jacques Rancière fait dialoguer, pointent l'ambivalence fondamentale d'un même motif, qui peut être tantôt marqué par l'accablement, tantôt par l'enthousiasme. Toutefois, cet enthousiasme lui-même est rapidement suivi, dans le cours du récit, d'une « *souffrance* » éprouvée à la vue des pierres des remparts de la cité, qui portent irrémédiablement le flâneur à imaginer « *les abominations qu'elles cachent* », la violence sociale qui rôde. Dès lors, on comprend que l'émancipation que rêve et que s'efforce de vivre Gabriel Gauny ne peut être conçue que dans une perspective collective. Ainsi, après la joie et la souffrance, qui étreignent cet ouvrier que Gauny met en scène comme un double de lui-même, c'est une légèreté nouvelle, celle d'un désir encore ineffable, que lui insuffle son regard rêveur : « *Plus sa réflexion s'exerce, en lui-même, à chercher le joint de nos douleurs, plus son désir imagine des domaines communs pour les populations à venir, moins sa parole se sent habile à traduire ses utopies.* » Cela revient d'une certaine manière à penser dialectiquement les deux pôles de la temporalité révolutionnaire que Jacques Rancière enjoignait à distinguer, soit à penser une tension insoluble entre l'expérience d'un intervalle de temps émancipé et l'esquisse d'une véritable libération à venir. Mais n'est-ce pas justement cette tension qui est source du désir révolutionnaire et de l'éclosion du présent ? Cela n'est pas sans rappeler le déchirement du « possible-impossible » où le romantisme révolutionnaire prend son élan selon Henri Lefebvre (*Vers un romantisme révolutionnaire*, 1957).

PARLER AUX FOULES ET À L'INFINI

Par-delà le travail, du moins le travail dans le monde tel qu'il est, c'est-à-dire corrompu par une logique d'accumulation du temps et des richesses au profit d'un petit nombre, Gabriel Gauny entrevoit une forme supérieure de liberté, plus pure encore que celle du travailleur à la tâche, dans le *dénuement* et la *désertion* propices à une prolifération de la *parole* qui, peu à peu, donne forme aux désirs ineffables. « *Contre [la raison du travail] qui est la raison du monde, rien d'autre que les phrases contournées d'un rêveur éveillé* » : cette formule de Jacques Rancière condense la

révolte et l'espérance de Gabriel Gauny. Ces dernières reposent moins sur un salut par la littérature que sur une ouverture rendue possible par la simple circulation de la parole. Dans « Diogène et saint Jean le Précurseur », Gabriel Gauny fait de Diogène et de Jean des figures illustres de cette résistance pour « *l'émancipation universelle* », comme si la tradition philosophique et chrétienne prenait un sens inédit à travers les lectures de l'ouvrier cultivé et fougueux. Diogène, « *se débarrassant chaque jour d'un des bagages écrasants de la propriété* », lui enseigne « *le dénuement matériel, fond inépuisable des vraies richesses* ». Et saint Jean poursuit à ses yeux cette ascèse individuelle, tout en la doublant d'une exhortation à la désertion collective : « *Soulevant les foules par un mot de rébellion, et regardant dans les profondeurs de l'avenir, il apercevait au fond d'une vision prodigieuse le révélateur de la liberté universelle triomphant, agonisant et sanglant [...]. Alors, cet inspiré, en bravant la fureur d'un soleil torride, gravissait des Atlas en haranguant ses pensées, en parlant aux vents, aux monts, à l'insecte, à l'infini !* » L'emphase de ces quelques lignes vient probablement de ce que le dénuement et la désertion libèrent un souffle de paroles longtemps réprimées. Dans cette fable, sous le ton prophétique, voire apocalyptique, on peut apercevoir ce qui importe certainement le plus pour Gabriel Gauny et laisse présager la possibilité d'une certaine plénitude ici-bas : une parole appelée à renouer avec l'infini, à circuler entre des êtres défaits de leurs possessions et de leurs privilèges, c'est-à-dire libres.

Le fait que ce recueil soit composé et intitulé par Jacques Rancière peut aussi, par ailleurs, renforcer l'impression curieuse que Gabriel Gauny serait l'un de ses « personnages ».